
PREMIER CONGRÈS DE LA LANGUE FRANÇAISE

(Discours prononcé par l'honorable P.-B. de LaBruère, Surintendant de l'Instruction publique, à l'ouverture de la séance solennelle des sections de littérature et de pédagogie réunies, au Manège militaire, à Québec, le 25 juin 1912).

Messieurs,

C'est au nom des sections conjointes de littérature et de pédagogie que j'ai l'honneur de présider cette séance.

Je n'ai pas besoin de justifier ici cette alliance des lettres et de l'école, ni non plus de vous exposer leurs titres à l'attention bienveillante et à l'hommage des Congressistes.

C'est par l'école qu'une langue se corrige sans cesse sur les lèvres des enfants, et c'est par l'école qu'elle revient toujours aux sources pures de ses origines, aux lois essentielles de sa syntaxe. L'école, à tous les degrés de l'enseignement, initie l'étudiant aux secrets de plus en plus profonds du vocabulaire et de la composition; elle lui apprend peu à peu à manier avec correction d'abord, avec aisance ensuite, et avec souplesse et avec art, la langue qu'il parle.

L'école—l'école primaire, le collège classique, l'Université—développe aussi, cultive, enrichit l'esprit de ceux qui la fréquentent, et elle le rend donc propre à conserver les bonnes traditions du parler français, à surveiller aussi ses progrès, à le mettre au point des nécessités qui déterminent son évolution.

La littérature, c'est l'expression supérieure du parler, de la langue d'un peuple. C'est la littérature qui illustre la langue française. Dans les œuvres écrites, les mots viennent, à l'appel des idées, se grouper en d'harmonieux rapports, et ils font briller, au contact de leurs syllabes, l'éclat splendide, métallique, de leurs formes classiques.

Certes, notre littérature canadienne-française n'a pas encore produit les ouvrages qui portent avec le cachet original de la plus belle langue, la parure la plus magnifique du génie français. Nous n'avons pas eu encore notre siècle dix-septième: notre littérature ne compte pas même encore un siècle d'existence. Mais on me permettra bien de dire ici que si les développements de notre littérature canadienne-française ont été lents, paralysés le plus souvent par les conditions mêmes de notre vie historique, cette littérature n'en est pas moins l'une des plus belles, j'ai grande envie de dire la plus belle du Canada britannique.

Depuis Etienne Parent, François-Xavier Garneau, Ferland, de Gaspé, Crémazie, jusqu'à nos écrivains d'hier et d'aujourd'hui, quelle lignée d'esprits généreux qui ont su tirer de l'heure présente où ils se recueillaient pour penser leurs œuvres, le meilleur parti possible, et qui nous ont laissé